C'était la voix des Kabyles

Le chanteur Idir est décédé samedi à Paris à l'âge de 70 ans. Un artiste attachant qui a toujours défendu sa culture.

MUSIQUE

PAR EMMANUEL MAROLLE

C'ÉTAIT EN 2017. Idir était de passage dans les locaux de notre journal pour un live en direct sur Facebook à l'occasion de la sortie de son nouveau disque. Il nous glissait alors une confidence. « Je vais peut-être arrêter maintenant. Je n'ai plus rien à dire. » On ne voulait pas le croire, lui qui a toujours été là, que l'on était toujours enchanté de retrouver avec son sourire malicieux, sa voix douce et son franc-parler. On ne reverra plus Idir, décédé à Paris, samedi, à l'âge de 70 ans.

Une disparition qui a entraîné de multiples hommages hier, de Zinédine Zidane à Patrick Bruel en passant par les rappeurs du groupe IAM ou Fianso, jusqu'au président algérien, Abdelmadjid Tebboune, dont le pays perd « un de ses monuments ».

LP/AURÉLIE LADET

« Ma mère n'a jamais parlé un mot d'arabe », nous confiait, en 2017, Idir, véritable ambassadeur de la musique kabyle.

Fils de berger

Ce jour-là, au « Parisien », le musicien était venu nous présenter son dernier disque « Ici et Ailleurs », sans doute celui qui le résumait le mieux. Ici, en France, depuis plus d'un demi-siècle, installé en région parisienne. Ailleurs, en Algérie, où ce fils de berger avait grandi dans un petit hameau de Kabylie, alors qu'il s'appelait encore Hamid Cheriet. « Je pensais que le monde s'arrêtait aux portes du village, nous racontait-il en 2002. En sortant de chez moi, j'ai appris à découvrir les autres, à m'enrichir des différences. »

Au point d'étudier chez les jésuites, dans une école française, puis au Lycée d'Alger où la musique arrive sur le tard. Presque par hasard. Il s'apprête à devenir géologue, diplôme qu'il obtient en France et range dans un tiroir. Parallèlement, il compose quelques mélodies qui rencontrent un petit succès. Jusqu'à ce jour de 1973 où il remplace au pied levé une chanteuse dans une émission de radio et devient Idir (« il vivra », en kabyle).

Il sera donc musicien, chanteur et auteur, en 1976, de « A vava inouva » (*« Mon petit papa »*), sublime mélodie folk qui va faire connaître la musique kabyle en Europe. A sa grande surprise. « J'ai dû faire de la world music avant l'heure. Mais je ne me posais pas ce genre de question. Je m'adressais aux Kabyles. J'étais brimé dans ma culture maternelle. Le pouvoir algérien prônait la souveraineté des peuples mais m'empêchait de communiquer dans ma langue. J'ai vite compris qu'un discours s'usait mais qu'une bonne chanson pouvait rester, grâce à son émotion. »

Idir y revient toujours à cette culture kabyle, comme la voix des sans-voix en Algérie. « On a gagné quelques petites victoires, notamment la reconnaissance de la langue berbère comme langue nationale mais pas comme langue d'Etat, qui reste l'arabe de l'islam, nous expliquait-il. L'Algérie est un pays arabe mais je ne suis pas arabe. Ma mère n'a jamais parlé un mot d'arabe. »

Arrivé en France en 1975, Idir défend son identité tout en entremêlant les cultures. En 1999, il enregistre des duos avec Manu Chao, Maxime Le Forestier ou Zebda. Huit ans plus tard, il se frotte à la jeune génération rap et R'n'B dans « la France des couleurs » aux côtés d'Akhenaton, Oxmo Puccino et Soprano.

Dialogues méditerranéens

En 2017, dans son ultime enregistrement, « Ici et Ailleurs », il prend des chansons d'ici pour les emmener ailleurs et embarque les chanteurs qui vont avec. Idir chante en duo « la Bohème » avec Aznavour, « la Corrida » avec Cabrel, « les Larmes de leur père » avec Bruel, « On the Road Again » avec Lavilliers.

« J'ai été étonné que tous ces artistes aient dit oui et aient cédé à ma malice de leur faire dire des mots en kabyle, reconnaissait l'intéressé. Quand ces musiciens acceptent de chanter dans ta langue alors que tu es minoritaire, il y a une légitimation de ta culture. »

Ce jour de 2017 au « Parisien », il finissait sur un ultime aveu : « Je suis content d'avoir laissé quelques traces. » Les Kabyles ne l'oublieront pas. Les autres non plus.

Idir, disparition d'une voix juste

CHANSON L'auteur d'"A Vava Inouva" est mort hier

On a peine aujourd'hui à imaginer l'importance qu'a pu avoir dans les relations entre la France et l'Algérie le chanteur Idir, disparu samedi à Paris d'une fibrose pulmonaire alors qu'il avait 70 ans. En 1974, sa magnifique berceuse *A Vava Inouva* fut le premier morceau venu d'Algérie à être programmé par les radios françaises. On était alors une dizaine d'années après les accords d'Évian, les relations entre les deux pays étaient exécrables et la France était confrontée à une vague d'attentats et d'actes racistes (particulièrement à Marseille avec des assassinats attribués à l'extrême droite).

En un peu plus de 4 minutes, voix douce et guitare pincée, accompagné par la chanteuse Mia, le fils d'un berger berbère qui se destinait à une carrière de géologue dans l'industrie pétrolière, allait abolir les frontières et abattre les préjugés, œuvrant sans le savoir au rapprochement entre les peuples. Durant son service militaire, Idir avait enregistré presque par hasard cette chanson qu'il destinait initialement à une autre voix kabyle, Nouara.

En 1975, il s'installe à Paris et réalise pour Pathé-Marconi son premier album. Le succès est encore plus grand, *A Vava Inouva* fait le tour du monde, avec des traductions en 15 langues.


Idir en 2011 à Vitrolles, pour un festival. / PHOTO N.K.

Poète kabyle

Idir ouvrait ainsi, dans son pays comme à l'extérieur, la voie à une reconnaissance de la culture kabyle. Sans lui, sans sa poésie, des gens comme Djamel Allam, Lounès Matoub, le groupe Djurdjurdura ou Lounis Aït Menguellet n'auraient pas rencontré le même écho. Surtout, il annonçait des mouvements sociaux et culturels qui allaient marquer la France des années 1980, la Marche des Beurs puis les concerts de SOS Racisme.

Paradoxalement, rebuté par les méthodes du show-business, Idir allait rester à l'écart de cette effervescence: durant plus d'une décennie, il s'éclipse, évite scènes et studios. Son retour se fera en 1991 et passera par Marseille, pour un festival à la salle Vallier où il partage l'affiche avec l'étoile montante du raï, Cheb Khaled: *"C'était un grand monsieur d'une profonde humilité,* se souvient Kémal, l'organisateur. *Personne ne croyait qu'il serait là, tout le monde pensait que je faisais de l'esbrouffe. Au final, les gens avaient des lumières plein les yeux!"* Idir participe alors à des concerts en soutien à des causes humanitaires. Il crée avec Khaled l'association "L'Algérie, la vie", leur pays étant déchiré par "la décennie noire". Dès 1999, il retrouve le chemin des studios, enregistre avec Maxime Le Forestier, Zebda et Akhenaton, travaille avec Goldman. Ses derniers signes viendront de la scène. Par exemple en 2018 à Alger, après 38 ans d'absence. Ou encore à Marseille, l'année suivante: un concert en forme de confidence, presque un adieu. Soutenu par sa fille et ses fidèles musiciens, il s'était excusé dans un souffle: *"Ça faisait longtemps, mais c'était important pour moi de venir vous voir".* **F.G. et N.T.**



Idir chantait et incarnait la culture kabyle

N.CE., AVEC AFP

Il était l'un des principaux ambassadeurs de la chanson kabyle à travers le monde. Idir, l'interprète du célèbre *A Vava Inouva*, est mort samedi à Paris, des suites d'une maladie pulmonaire. Il avait 70 ans. Sa mort a suscité une pluie d'hommages sur les réseaux sociaux.

De son vrai nom Hamid Cheriet, Idir était né le 25 octobre 1949 à Aït Lahcène, près de Tizi-Ouzou, la grande ville de Kabylie, région où se concentre la plus grande partie de la minorité berbérophone d'Algérie.

Alors qu'il se destinait à être géologue, un passage en 1973 sur Radio Alger change le cours de sa vie : il remplace au pied levé la chanteuse Nouara, et sa chanson en langue berbère *A Vava Inouva*, qui évoque les veillées dans les villages kabyles, fait le tour du monde pendant qu'il fait son service militaire.

Il rejoint Paris en 1975 pour produire son premier album, également intitulé *A Vava Inouva*. Puis, en 1981, il disparaît de la scène pendant dix ans, avant de relancer sa carrière.

A l'automne 1999, profitant de l'élan donné par ses compatriotes, les chanteurs de raï Cheb Mami et Khaled, il signe son retour discographique avec l'album « Identités », où il propose un mélange de « Chââbi », la musique populaire algéroise, et de rythmes empruntés aux genres occidentaux.

A l'image de son désir du mélange des cultures, il y chante avec des musiciens de différents horizons culturels, musicaux ou géographiques, comme Manu Chao, Dan Ar Braz, Zebda, Maxime Le Forestier, Gnawa Diffusion, Geoffrey Oryema et l'Orchestre national de Barbès.

En 2007, il publie l'album « La France des couleurs », en pleine campagne pour l'élection présidentielle française marquée par des débats sur l'immigration et l'identité. En janvier 2018, le chanteur était revenu chanter à Alger pour le nouvel an berbère « Yennayer » après une absence de 38 ans.

Idir était un ardent militant de la reconnaissance de l'identité culturelle de la Kabylie, dans un pays où les revendications liées à l'identité berbère ont été longtemps niées, voire réprimées par l'Etat, construit autour de l'arabité.

Dans une interview au *Journal du dimanche*, en avril 2019, il avait évoqué les manifestations populaires contre le pouvoir en Algérie, qui ont entraîné le départ du président Bouteflika. « J'ai tout aimé de ces manifestations : l'intelligence de cette jeunesse, son humour, sa détermination à rester pacifique. »

Pour le chanteur kabyle Abdelli, qui vit en Belgique depuis plus de trente ans, « Idir a contribué, avec d'autres artistes et intellectuels, à la reconnaissance de la culture berbère en général, et de l'identité kabyle en particulier. Ses chansons, bien que non politiques, étaient très engagées. Être kabyle dans les années 70 était difficile, tant le pouvoir était à l'époque arabophone. S'il y a des écoles qui enseignent aujourd'hui le berbère en Algérie, c'est sûrement grâce à des gens comme Idir. »

Sans le confinement, ajoute Abdelli, touché par la disparition de cet homme « gentil et ouvert » qu'il rencontrait de temps en temps à Paris, « j'aurais fait la route cette semaine vers Paris, afin d'aller lui dire au revoir. » Idir devrait être enterré en région parisienne.


Idir, né le 25 octobre 1949 à Ait Yenni, mort le 2 mai 2020. ©



lundi 4 mai 2020 — Quotidien
n° 41699 — 2, 10 €

Ouest-France
Lundi 4 mai 2020

musique

Décès d'Idir, voix de la Kabylie

Le chanteur algérien s'est éteint samedi, à l'âge de 70 ans, en France où il vivait depuis quatre décennies.

Il avait grandi dans les monts du Djurdjura, en Kabylie, entre un père berger et une mère poétesse, bercé par les contes et les chants traditionnels. Le chanteur algérien Idir, grand ambassadeur de la chanson kabyle, s'est éteint le 2 mai à Paris à l'âge de 70 ans.

En 1973, alors que ce jeune géologue de 24 ans se prépare à travailler pour l'industrie pétrolière, un passage sur Radio Alger fait basculer son destin. Il y remplace au pied levé la chanteuse Nouara, pour laquelle il a écrit une berceuse. Ce titre est enregistré, avec un autre, *A Vava Inouva* (« Mon papa à moi »), qui remporte un énorme succès, alors qu'Idir, de son vrai nom Hamid Cheriet, effectue son service militaire.

En 1975, la maison de disques Pathé Marconi l'appelle à Paris, où il décide de vivre désormais, pour enregistrer l'album *A Vava Inouva*. Sa voix douce, simplement accompagnée de guitares, en fait le premier tube planétaire d'Afrique du Nord, diffusé dans 77 pays. Un second album suit, *Ayarrach Negh* (« À nos enfants ») avec une tournée qui s'achève à l'Olympia. Puis, Idir, mal à l'aise dans le showbiz, ne donne plus qu'une poignée de récitals pendant dix ans.

Il revient en 1991, après un procès remporté contre son ancien producteur et une compilation de ses premières chansons. Un an après, l'album *Les Chasseurs de lumière* allie des notes de flûte en roseau, chère à son enfance, rythmé par des darboukas et la voix complice d'Alan Stivell. Car Idir, très attaché à ses racines berbères, aime s'ouvrir à d'autres influences. Artiste engagé, il chante en 1995 avec son ami Khaled, en kabyle et en arabe, pour appeler à la tolérance et la paix en Algérie. En 1999, son album *Identités* mêle de la musique algéroise chaâbi et des compositions de Manu Chao, Dan Ar Braz, Zebda ou Maxime Le Forestier. En 2001, Idir soutient la révolte du printemps berbère dans un grand concert au Zénith. Puis, en 2007, il sort, en pleine campagne présidentielle française, un nouvel album, *La France des couleurs*, vibrant plaidoyer pour des identités plurielles composé avec de jeunes artistes comme Akhenaton ou Grand Corps Malade.

Très attaché à ses racines berbères, Idir aime s'ouvrir à d'autres influences.

En janvier 2018, l'artiste reviendra chanter à Alger, pour la première fois depuis trente-huit ans, à l'occasion du Nouvel An berbère. Dans *Le Journal du dimanche*, en avril 2019, il évoquait les manifestations populaires en Algérie et le départ d'Abdelaziz Bouteflika, saluant *« l'intelligence de cette jeunesse, son humour, sa détermination à rester pacifique »* et des *« instants de grâce »*.

Sabine Gignoux



Idir en concert à Con lans-Sainte-Honorine (Yvelines) le 28 octobre 2010
Edmond Sadaka/Sipa

Idir, une légende de la chanson kabyle

Musique. L'un des plus grands artistes kabyles vient de disparaître, à 70 ans. Il aimait beaucoup la Bretagne et ses artistes.

Disparition

Il faut avoir entendu la mélodie céleste de *A vava inouva* (*Mon petit père*), extraordinaire chanson sur la transmission, immortalisée par Idir sur une musique qu'il avait enrichie. Une chanson qui a fait le tour de la planète, adaptée en une quinzaine de langues.

Fils de berger, né dans un village kabyle, étudiant en géologie, Hamid Cheriet (qui avait choisi Idir pour pseudonyme pour *Il vivra*) ne se destinait pas à la musique avant que ses premières chansons connaissent le succès. Il s'exile en France en 1975, où il fait découvrir son doux folk aux mille couleurs inspiré du *chaâbi*, genre musical algérien dérivé de la musique arabo-andalouse.

Mélanger les cultures

« J'ai toujours été confronté à un dilemme, disait-il. **Comment être Algérien à part entière et vivre mon identité berbère. »** Toute sa carrière, Idir l'a placée sous le signe des racines, de l'identité culturelle, des minorités mais aussi de l'universalité.

C'est aussi pour cela qu'il aimait la Bretagne, **« région chère à mon cœur »**, nous avait-il confié dans un entretien, à l'occasion de sa venue au Festival interceltique, en 2008.

« Je me sens tellement chez moi ici. Je ne peux pas oublier que c'est ici que j'ai été accueilli la toute première fois en tant qu'artiste, à l'époque des grands spectacles à Brest et des manifestations à Plogoff (Finistère). **C'est aussi en Bretagne que j'ai rencontré ma femme, Alicia, à l'occasion d'un concert à Ploufragan, près de Saint-Brieuc. Bretons et Kabyles, nous avons tant d'affinités ! »**



Idir au Festival interceltique en 2008.
| Photo : Archives Marc Ollivier, Ouest-France

Il avait invité Dan Ar Braz et Gilles Servat à jouer et chanter sur *Identités* (1999), un très bel album de duos. Après qu'Alan Stivell a écrit et chanté avec lui sur un précédent album, *Les chasseurs de lumière*, en 1993.

Idir aimait mélanger les cultures, chanter avec des artistes de divers horizons. En 2002, Jean-Jacques Goldman lui avait écrit un texte. En 2007, il avait publié l'album *La France des couleurs*, avec Nadiya, Corneille, Yannick Noah... en pleine campagne pour l'élection présidentielle marquée par des débats sur l'immigration et l'identité.

Idir a succombé, samedi soir, à une maladie pulmonaire. Il avait 70 ans. Son décès a suscité une pluie d'hommages sur les réseaux sociaux.

Michel TROADEC.



Culture&Savoirs

LUNDI 4 MAI 2020 | N° 22924 | 2,30 € l'Humanité.fr

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

DISPARITION

IDIR, LE GOÛT DES AUTRES

Le musicien kabyle s'est éteint à l'âge de 70 ans. Il laisse des combats et des mélodies berbères aux accents universels. P. 18

Billal Bensalem/NurPhoto/AFP

HOMMAGE

Idir, l'amour des siens et le goût des autres

Le musicien kabyle, pionnier de la world music, s'est éteint samedi soir à Paris, à l'âge de 70 ans. Il laisse des combats et des mélodies berbères aux accents universels.



Idir, sur la scène du 10e festival international de musique Mawazine-Rythmes du monde, à Rabat en 2011. Fadel Senna/AFP

C'est un fils de berger qui a bercé et fait danser le monde entier. Le chanteur Idir s'est éteint samedi à Paris, à l'âge de 70 ans, loin de ses collines et des montagnes du Djurdjura, qui n'ont jamais cessé de l'inspirer. Cet homme humble et généreux incarnait mieux que quiconque l'ancrage revendiqué dans une culture en même temps que le goût des autres et du grand large.

Rien, au départ, ne destinait ce Kabyle à une carrière musicale : c'est tout à fait par hasard que l'étudiant en géologie qu'il était alors fut appelé à remplacer au pied levé la célèbre chanteuse Nouara dans une émission de Radio Alger, en 1973. Ses ballades conquirent immédiatement les cœurs et l'une d'elles, *A Vava Inouva*, fit contre toute attente le tour du monde, annonçant la grande vague de la world music. À son insu : cloîtré dans une caserne, Idir ne découvrit ce succès fulgurant qu'au sortir de son service militaire. Traduite dans sept langues, cette berceuse tient du conte et recrée l'atmosphère des veillées d'antan. Elle donna, à l'époque, un écho planétaire à sa langue piétinée par un régime autoritaire qui tenait la diversité culturelle pour une hérésie. Dans un rare entretien au quotidien algérien *El Watan*, Idir s'en expliquait par ces mots, en 2013 : *« On était fiers, on recevait Fidel Castro, Che Guevara, on était portés par le vent de l'histoire, mais, d'un autre côté, notre culture maternelle n'avait aucune existence légale (...). On a été élevés au biberon de la folk song des années 1970. C'était l'époque de Cat Stevens, Joan Baez, Simon and Garfunkel, Moustaki. »*

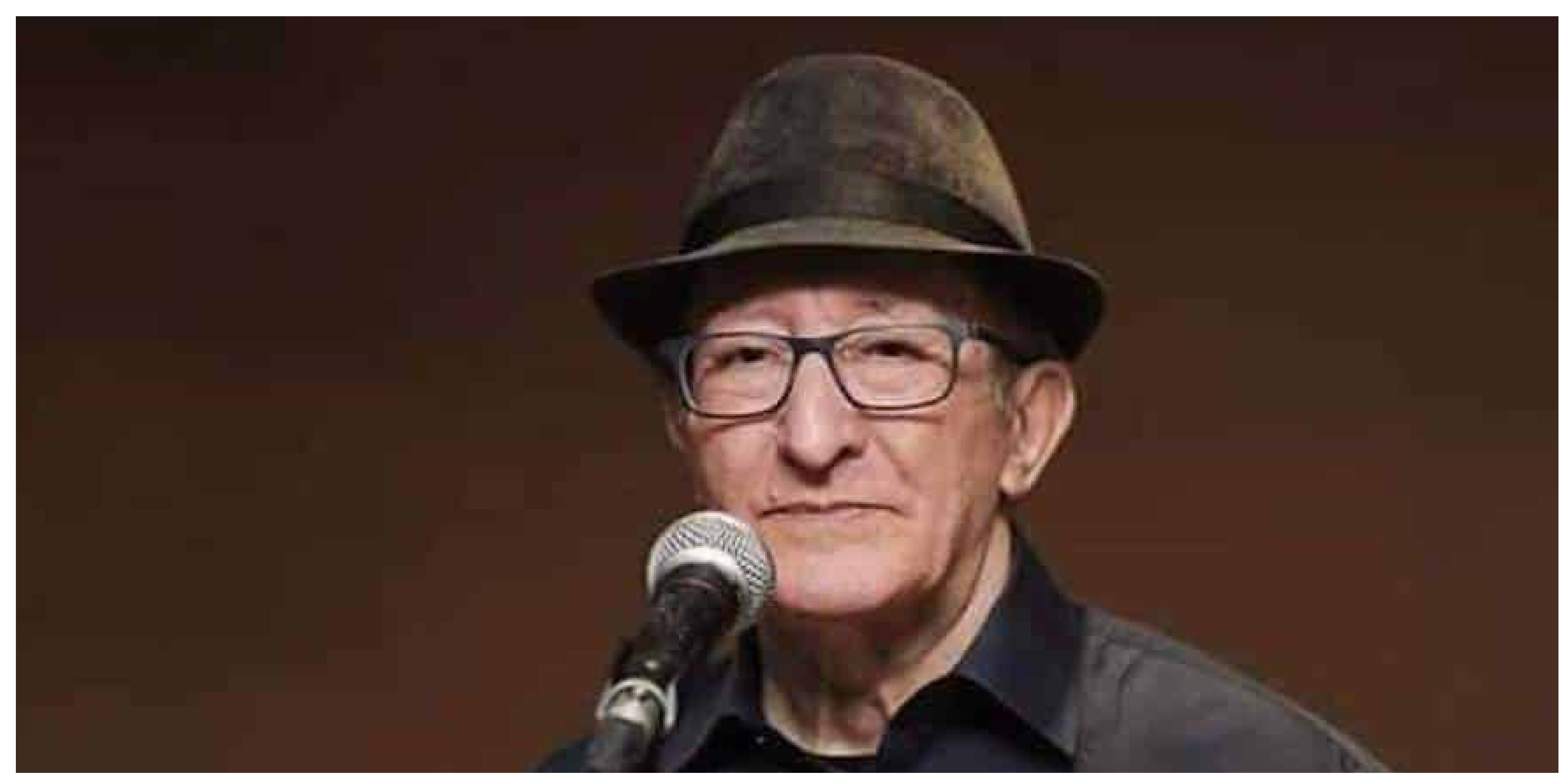
Le chantre du métissage, de l'hybridité, du partage

L'homme n'avait cure des contrats, de l'argent ; sa ballade ne lui rapporta pas un sou : il fut escroqué par des producteurs. Vint ensuite l'exil puis une longue éclipse artistique, avant son retour et la sortie d'une compilation, en 1991. L'Algérie allait plonger dans le cauchemar d'une décennie de sang ; lui, le cœur toujours de l'autre côté de la Méditerranée, marchait au coude-à-coude avec les siens, porte-voix malgré lui d'un refus radical de l'obscurantisme. En marge du monde du show-business, Idir était homme à prendre son temps. En 1999, puis en 2007, ses albums *Identités* et *la France des couleurs* rencontrèrent un large public. Il s'y faisait le chantre du métissage, de l'hybridité, du partage, donnant corps à une communauté d'artistes invités à tramer avec lui des duos tirés au cordeau. Manu Chao, Zebda, Maxime Le Forestier, Gnawa Diffusion, Paco El Lobo, Tiken Jah Fakoly, Gilles Servat, Karen Matheson et bien d'autres se prêtèrent au jeu. Dix ans plus tard, il mêlait encore sa voix à celles d'Aznavour, Chedid ou Lavilliers pour célébrer la chanson française.

« Je préfère élever la voix sans hausser le ton. »

Discret, attachant, réservé, le musicien était un homme de conviction et d'engagement. Il déclinait rarement une invitation à offrir ses chansons à une juste cause. Depuis 1980 et la répression du premier printemps berbère, jamais son soutien ne fit défaut aux prisonniers politiques, à ceux qui luttent pour la démocratie, la liberté, la justice sociale, la reconnaissance de leur singularité culturelle. Il n'était pas dans l'incandescente insurrection d'un Matoub Lounès ; ces deux-là partageaient pourtant les mêmes combats. *« Je préfère élever la voix sans hausser le ton »*, disait-il simplement. Idir aura attendu trente-huit ans pour se produire à nouveau en Algérie, en 2018, à l'occasion de Yennayer, le Nouvel An berbère. Habité par l'amour de sa langue et de sa terre natale, il rêvait son pays pluriel, ouvert. Cet aède kabyle a su embrasser l'universel. Ses douces mélodies se fredonnent aujourd'hui partout, comme un legs au monde. •

ROSA MOUSSAOUI



Idir, une voix kabyle universelle

Le chanteur algérien, ambassadeur de la culture berbère, est mort samedi à Paris. Il avait 70 ans.

Par
JACQUES DENIS



Idir à Paris, en septembre 1999. PHOTO JEAN-CHRISTOPHE POLIEN . DALLE . APRF

Hécatombe, c'est le mot qui revient désormais dans le flux des réseaux tant les morts se succèdent du côté de la musique. Dernier en date, celui d'Idir, annoncé par la famille sur sa page Facebook officielle : *«Nous avons le regret de vous annoncer le décès de notre père (à tous), Idir, samedi à 21 h 30. Repose en paix, papa.»* Un message pudique, à l'image du personnage qui restera dans la mémoire collective comme l'une des principales voix (avec Lounis Aït Menguellet) du peuple kabyle, dans laquelle se reconnaissait plus largement la communauté maghrébine des deux côtés de la Méditerranée. Ce que confirment les témoignages, rassemblant bien au-delà des questions d'âges et de genres. Des messages d'anonymes ou de gens du métier qui en disent autrement plus long que celui, convenu, du président algérien, Abdelmadjid Tebboune, qui salue *«une icône de l'art algérien»* : *«Avec sa disparition, l'Algérie perd un de ses monuments.»* Et comment.

Berceuse. *«Il y a des matins comme ça où l'on se réveille triste, les larmes aux yeux. Bercée depuis toujours par sa musique, comme* A Vava Inouva, *que j'aime tellement. Allah y rahmou…»* écrit sur Twitter Rania, figure de l'ombre de Radio Nova. *«Mon idole… Ça brise le cœur»*, poursuit simplement le turbulent raïman Sofiane Saïdi. *«Tu as porté par ta voix fragile et douce et par tes mélodies intemporelles la chanson amazigh à une échelle internationale. Tu auras marqué par ta constance et ta pudeur la scène nord-africaine et inscrit avec patience dans son patrimoine l'art du chansonnier à guitare, à jamais»*, témoigne le Marocain Mounir Kabbaj, figure très active de la nouvelle génération, qui n'était pas encore né quand Idir triomphait avec *A Vava Inouva* («mon papa»).

C'était au beau milieu des années 70 et le jeune poète qui venait de s'installer à Paris, signait d'emblée un succès planétaire. La berceuse, reprise en de multiples versions, s'impose sur les ondes d'un Hexagone encore peu enclin à écouter les voix d'ailleurs. Cette simple chanson folk dans le grand boucan du monde d'alors s'inspire d'un conte des villages haut perchés de Kabylie, ceux-là même où ce fils de berger né en 1949 sous le nom de Hamid Cheriet a grandi. *«J'ai eu la chance d'avoir une grand-mère et une mère poétesses,* disait-il à *Libération* en 2013. *On venait de loin pour les écouter. J'ai baigné dans l'atmosphère magique des veillées où l'on racontait des contes et des énigmes. Dans une société de culture orale, la valeur du mot est immense.»* Lui aura su donner des lettres de noblesse à cette tradition, retranscrire en paroles et musique l'âme de tout un peuple.

> «J'ai baigné dans l'atmosphère magique des veillées où l'on racontait des contes et des énigmes. Dans une société de culture orale, la valeur du mot est immense.»
>
> **Idir** en 2013

Géologie. Un destin accompli sans jamais avoir été mû par un quelconque plan de carrière, mais plutôt par la loi du karma : encore étudiant en géologie, il enregistre la bientôt fameuse chanson douce à Radio Alger, en remplacement de l'interprète pour laquelle il l'avait écrite. Et alors qu'il fait son service militaire, le 45-tours ainsi gravé commence à essaimer. Tant et si bien que Pathé-Marconi dresse l'oreille et fait tout pour qu'il vienne à Paris. Un an plus tard, son premier LP sort. C'est le début d'une légende qui ne se démentira jamais, au fil d'une discographie pourtant mince.

Altérité. Car ce porte-parole du peuple kabyle se montrera peu disert, choisissant avec parcimonie ses interventions : moins de dix disques en quasiment cinquante ans de carrière, c'est dire si Idir choisit toujours le mot juste, s'il sculpte la moindre mélodie. A chaque fois, ce chantre de l'altérité interroge les consciences et partage ses convictions. Une quête intime et poétique d'un artiste qui incarne mieux que quiconque la médiation entre la tradition et le présent, le tout-monde et l'hyperlocal. Homme de convictions, Idir sut prendre son temps, et donc du recul, face à l'actualité, pour l'évoquer d'autant mieux entre les lignes de ses chansons.

Identités, *Deux rives, un rêve*, *la France des couleurs* ou encore *Ici et ailleurs*, disque de duos (avec Lavilliers, Aznavour, Grand Corps malade…), les titres de ses albums témoignent des questionnements qui auront constamment habité la pensée d'Idir, enraciné dans sa Kabylie natale et connecté au monde entier. Toujours soucieux du devenir de son pays – où il reviendra aux premiers jours de 2018 chanter pour le nouvel an berbère, après trente-huit ans d'absence. Comme lors de cet entretien à *El Watan* en mai 2017 où ce fervent partisan des printemps arabes déclarait à propos de l'Algérie, de façon prémonitoire : *«L'urgence, c'est de rétablir l'Etat de droit. Très vite. L'urgence, c'est de refaire les fondements de l'Etat. Et en plus, se débarrasser de cette satanée idéologie qui nous mène vers la régression. Un pays jeune qui ne demande qu'à vivre avec un talent inouï. Toutes langues confondues. On sent que ça bouge. Ces jeunes sont en train de dire "bye bye" aux dirigeants qui restent flegmatiques, derrière.»*